point correspondant au mal : il appuie sur la région opposée.

Enfin, quand le mal a son siége sur une partie latérale du pied, l'usure du fer a lieu du côté opposé. Si, dans ces cas, on forçait par la ferrure les animaux à prendre appui sur la partie malade, on produirait un effet des plus défavorables à la guérison du mal. Il faut donc, dans cette circonstance, favoriser l'appui sur la partie saine, c'est-à-dire sur le point correspondant à l'usure. On produit cet effet *sans détériorer le sabot*, parce que le mal peut disparaître au bout de peu de jours et que, si le sabot était taillé *ad hoc*, on devrait attendre trop longtemps pour obtenir la reproduction de la corne enlevée. On évite ce grave inconvénient en ayant recours aux crampons postiches ou au mastic à la gutta-percha, que l'on applique à la région du fer qui doit être relevée.

Il résulte de ce que nous venons de voir : 1° que chez le travail adulte, le fer *fortement* usé dans un point circonscrit indique qu'il faut abaisser ce point et relever le côté opposé ; 2° que si l'animal présente une affection qui peut disparaître en peu de temps, et qui le force à prendre appui sur une seule région du pied, il faut favoriser cet appui sans modifier la forme du sabot ; et 3° que chez les jeunes animaux on corrige les aplombs en abaissant insensiblement le côté non usé, c'est-à-dire celui vers lequel le pied doit s'incliner, pour que les rayons soient dans les conditions les plus favorables à l'exécution des mouvements.

Les races porcines pures et croisées.

Parmi les animaux domestiques le porc est bien celui dont l'élevage se trouve le plus à la portée de tous. Prompt à se multiplier il accepte sans beaucoup de résistance les modifications qu'on cherche à imposer à sa structure. Ces modifications, d'ailleurs, ont le suprême avantage de se présenter sous la forme la plus simple. Le but de l'éleveur restant partout le même, aucune divergence ne se fait jour ni quant aux idées, ni quant à l'application. Dès lors, il y a communauté de vues et marche plus ou moins heureuse, mais sans déviation, vers le même point, il y a effort constant et presque toujours réussi dans le même sens.

Peu exigeant en tout, dans sa vie assez courte, le porc utilise une foule de matières qui prennent à peine le nom d'aliments. Lorsqu'il n'a pas d'autre régime, il n'en est pas plus riche, mais il offre encore tout profit, ou à peu près, au pauvre qui l'élève ainsi, au petit cultivateur qui ne lui prête aucune attention. C'est alors qu'il se déforme ; ses membres s'allongent et le haussent ; son corps s'aplatit, il s'allonge mais il se resserre ; la colonne vertébrale se vousse ; la poitrine et l'arrière-train sont étroits ; les os sont volumineux et les chairs et la graisse ne se développent que lentement. Ce n'est pas la faute de l'animal. Moins est substantielle la nourriture qu'on lui administre, et plus il se montre avide ; fidèle à la destination qu'il est chargé de remplir, il cherche, il mange de tout sans y regarder et les organes de la digestion ont d'autant plus d'activité, on le dirait, qu'on leur donne moins bonne besogne à faire. Ils ne se laissent point et ne laissent pas échapper un atome nutritif des masses de matériaux assez peu alibiles sur lesquels ils s'exercent. Précieux par sa gloutonnerie même, le porc engloutit tout ce qu'on met à sa portée, tout ce qu'il trouve quand on lui accorde un peu de liberté. Il serait bien étrange qu'un élevage aussi abandonné produisit des races perfectionnées ; il a fait toutes les variétés de notre population porcine défectueuses et faméliques, mais toujours utiles et précieuses quand même aux mains de ceux qui ne peuvent pas plus pour elles.

Toutefois ces variétés forment en beaucoup de lieux aujourd'hui ce qu'on a appelé avec raison des races attardées. Si elles conviennent à une situation peu élevée, à des circonstances peu aisées dont elles sont même alors une importante ressource, elles deviennent onéreuses partout où la richesse de l'alimentation constitue un régime cher. Alors l'éleveur compte forcément avec lui-même et trouve son intérêt à ne faire consommer des aliments de prix qu'à des animaux d'un rendement supérieur, car les autres ou ne payent pas, ou ne payent pas à un taux assez rémunérateur les avances qu'on fait à leur éducation plus soignée. Le cultivateur cesse de semer du seigle dans les terres dont la fertilité successivement developpée appelle la culture du froment ; l'éleveur intelligent abandonne les races d'une agriculture arriérée dès qu'il peut avec profit tenir des races perfectionnées ; éleveur et cultivateur agissent de même dans les deux cas, et font judicieusement l'un et l'autre, mais ils travailleraient tous deux à rebours si, étant donnée une terre à seigle, l'un s'obstinait à ne lui confier que de la semence de froment, et si, dans une situation dépourvue, l'autre s'entêtait à ne vouloir nourrir que des animaux de races perfectionnées ou exigeantes. Il faut donc que chaque chose vienne en son temps et soit mise à sa place. Plus un champ est pauvre et moins il faut lui demander de porter une plante riche ; plus sont développées les ressources alimentaires à l'usage du bétail et plus vite il faut renoncer aux vieilles races, pour adopter celles qui produisent abondamment au sein de l'abondance.

Pour les situations extrêmes, nettement accusées, tout va de soi et tout le monde est d'accord : à une agriculture pauvre, un bétail pauvre ; à l'agriculture avancée, les races perfectionnées. Mais il y a beaucoup de situations intermédiaires qui exigeraient des sortes transitoires auxquelles on répond par les *croisements*, par la *métisation*, par des productions très nombreuses et très diverses qui témoignent de l'insuffisance des anciennes races et plus encore, disons-le bien haut, de l'insuffisance des moyens de soutenir les exigences des races nouvelles.

C'est que, à côté du perfectionnement chez ces dernières, il y a ce qu'il faut appeler l'exagération ; non pas l'exagération de la perfection, entendons-nous bien, mais l'exagération d'une faculté, d'une aptitude. Or, ceci est un écueil contre lequel viennent échouer bien des tentatives de croisement ; c'est aussi une mauvaise visée, une erreur de la pratique. Ainsi le cheval d'hippodrome, celui qu'on fait pour une vitesse excessive, est une exagération malheureuse qui le rend impropre à quoi que ce soit et inutile en dehors des courses au galop.